

Transmutation et transfiguration : moyen et fin de l'occidentalisation de l'Europe ?

Communication aux *Rencontres de Seix*, Porto, Juin 2010

Résumé

Publiée en 1954, *Assomption de l'Europe* contient déjà, au dire même d'Abellio, « quelques-uns des linéaments » un peu plus tard repris dans *La Structure absolue* (1965) sous une forme plus systématique. Or si l'organisation des matériaux a en effet évolué, les concepts majeurs sont demeurés étonnamment stables : *assomption*, *transmutation* et *transfiguration* sont de ceux-là, que je me propose d'analyser et de mettre en perspective de manière à éclairer la relation entre Europe et Occident telle que la conçoit Abellio dans cet ouvrage ; une relation pour le moins paradoxale, dérangeante même au regard de la construction européenne d'aujourd'hui, si souvent accompagnée de discours qu'Abellio n'aurait pas manqué de trouver naïfs. Il s'agit en effet moins à ses yeux de faire s'affronter deux visions opposées de l'Europe, que de découvrir la structure intégratrice et intensificatrice permettant la transfiguration de l'Europe en Occident. La confrontation de notions tour à tour empruntées à l'ésotérisme alchimique, au dogme chrétien et au *Yi King*, avec une exigence dialectique et systématique inspirée par la phénoménologie génétique de Husserl, mais aussi par Hegel, nous conduira à considérer *Assomption de l'Europe* comme le laboratoire du prophétisme abellien : « Expliciter le contenu de la Tradition dans l'expérience existentielle de la modernité » (*Vers un nouveau prophétisme*, 1947).

Relisant en vue de ces rencontres quelques-uns des textes majeurs d'Abellio – de manière en effet « transversale », comme y invite Alain de Benoist¹ - j'en suis venue à me demander pourquoi je n'avais à aucun moment pris en compte, dans un essai récemment paru intitulé *Des héritiers sans passé*², certaines au moins de ses analyses relatives à l'Assomption de l'Europe alors même que je m'interrogeais de mon côté sur la crise de l'identité culturelle européenne, et que je m'inquiétais de la surdité de notre époque aux grandes voix prophétiques susceptibles d'en réorienter le cours incertain. Avais-je moi-même involontairement cédé au travers que je dénonçais ? Si tel n'est pas directement le sujet dont je souhaite vous entretenir aujourd'hui, c'est cependant là une question préliminaire qui n'est pas sans rapport avec lui. Abellio fut incontestablement l'un des quelques rares et authentiques pourvoyeurs de signes prophétiques, annonceurs d'un séisme plus que probable dont la prémonition, et *a fortiori* la dénonciation, s'avèrera d'autant plus inutile que le nihilisme gagnera du terrain sur le sol mondial et plus seulement européen : « Leur fatalité intime, écrit Jean Parvulesco, veut que personne n'en tienne ni, dans un certain sens, ne puisse jamais en tenir compte : la transparence même de leur évidence d'état nous en interdit

¹ Alain de Benoist, « Sur l'Europe de Raymond Abellio, étoile polaire de la constellation du monde », *Cahier de l'Herne Abellio* (dir. Jean-Pierre Lombard), Éditions de l'Herne, 1980, p. 329.

² Françoise Bonardel, *Des héritiers sans passé*, Paris, Éditions de la Transparence, 2010.

l'accès, et s'arrange ainsi pour empêcher que l'on intervienne dans la marche prévue des choses de la vie, des choses de la mort .»³

Si tel est le funeste héritage légué par le nihilisme européen, quel peut bien être le rôle d'une prophétie si ce n'est de nous inviter à *accompagner* ce qui décline, sous quelque forme que cela se manifeste, pour mieux se préparer à accueillir le renouveau ? Raisonnant ainsi, on commence à entrevoir quelle logique – à savoir celle de l'alchimie – sous-tend chez Abellio les rapports entre assomption, transmutation et transfiguration d'une Europe qui, devenue pleinement « occidentale », accomplirait ainsi son véritable destin à un double niveau, local (européen) et global (mondial). C'est l'incandescence, la transparence même de la prophétie abellienne qui, en dépit de son rapport étroit avec mon propre questionnement sur l'identité européenne, m'en auraient donc temporairement occulté l'accès ; et cela d'autant plus qu'Abellio s'est moins intéressé au processus qui a principalement retenu mon attention – la formation (*Bildung*) nommée en Europe « culture » - qu'à la dimension « gnostique » d'une transformation conjointe de soi et du monde dont est censée rendre compte la notion de *transfiguration*, dont Abellio écrit qu'elle est à la fois un mot-clé et une énigme : « Ce mot est de dénotation imprécise, mais s'entoure de connotations nombreuses : esthétiques, affectives, religieuses, théologiques. Au sens faible, c'est « la transformation d'une figure dans une autre ». Au sens fort, ce mot évoque le « corps glorieux de la tradition chrétienne, le « corps de lumière » du soufisme iranien »⁴. En quoi l'assomption promise à l'Europe coïncide-t-elle donc avec sa transfiguration, et avec une « occidentalisation » à première vue d'autant plus surprenante que l'on s'est accoutumé à considérer ces deux mots - Europe, Occident – comme de quasi synonymes l'un de l'autre ? D'où Abellio tient-il donc la certitude qu'il est entre Europe et Occident un espace de jeu dans lequel un regard devenu « majeur » devrait apprendre à reconnaître un creuset de transmutation ?

Titre en tout cas relativement trompeur que celui *d'Assomption de l'Europe* puisque, laissant dans l'ombre le processus grâce auquel l'Europe est appelée à devenir Occident, il pourrait laisser entendre que c'est l'Europe actuelle - celle que les Européens ont aujourd'hui tant de mal à construire - qui connaîtra un jour, du fait de cette construction même, une glorieuse assomption. Quel mot, plus que celui-là, est en effet chargé de gloire ? Autant dire qu'*Assomption de l'Europe* n'est en aucun cas le bréviaire que devrait lire et relire le « bon

³ Jean Parvulesco, « Les tours de Salem », *Cahier de l'Herne Abellio*, *op. cit.*, p. 310.

⁴ Raymond Abellio, « Le problème de la transfiguration », revue *Exil*, Paris, 1978, p. 30. Cf. aussi *Dans un âme et un corps (Journal, 1971)*, Paris, Gallimard, 1973, p. 258 : « On appelle *transfiguration* cette montée du monde dans le Moi se faisant Nous. Parler de transfiguration, d'esthétique transcendante ou d'intersubjectivité absolue est une seule et même chose ».

Européen » d'aujourd'hui soucieux de conforter, au plan politique autant que culturel, une fierté identitaire et un sentiment d'appartenance communautaire. C'est au contraire en s'arrachant à l'Europe telle qu'on tente de la construire, à grand renfort de traités et de bons sentiments inter et supra nationalistes, que l'Européen d'aujourd'hui est susceptible de devenir l'Occidental de demain : « Ce n'est pas demain que nous nous réveillerons européens. Ce n'est pas demain que l'Europe ne se souviendra de son passé que sous une forme protoplasmique, ce qui revient à dire qu'elle n'aura plus de passé. On ne peut et d'ailleurs on ne veut faire de nous que des confédérés juridiques, c'est-à-dire des bâtards de l'histoire »⁵. Qui n'accepte pas d'entrée cette provocation à l'endroit de la vulgate contemporaine peut d'ores et déjà rebrousser chemin. Étrangère aux tractations politiques autant qu'aux contraintes économiques, l'Europe d'Abellio va se révéler au cours de cet ouvrage le fer de lance, l'axe immuable d'une intensification « gnostique » de la conscience humaine coïncidant avec une « occidentalisation » de l'histoire du monde en terme de *connaissance* et non plus de *puissance*.

Abellio ne nie pas que l'Europe se soit progressivement inscrite dans l'Histoire à mesure qu'elle se forgeait une identité caractérisée par une forte intellectualité, mais il n'énumère les principales phases de son édification politique et culturelle que pour en opérer aussitôt la transposition sur un plan métahistorique – « une symbolique historique des sacrements » dit-il⁶ - coïncidant pour une part avec la hiérophistoire chrétienne : conçue à l'apparition de Jésus-Christ, née durant le XIII^e siècle, l'Europe reçut à la Renaissance son baptême et entra avec la Révolution française dans une « crise communielle » toujours actuelle : « Le baptême situe le moment (ou l'époque) où je m'apparais comme sujet dans un monde d'objets et la communion le moment (ou l'époque) où, intensifiant encore la qualité de ma durée, je me vois enfin comme sujet dans un monde de sujets »⁷. Lisant Abellio on s'aperçoit que toute crise, et surtout celle survenant au moment même où l'Europe en voie de construction pourrait penser avoir atteint une sorte de maturité, résulte d'une crispation paralysante entre *ampleur* et *intensité* ; l'amplification d'une extériorisation – celle de l'Europe dans le monde – ne correspondant plus avec une intensification de la conscience qu'elle a d'elle-même et de sa présence dans ce même monde. Paralysant la constitution du Je transcendantal au plan individuel, cette crise interdit parallèlement celle d'un Nous communiel. Et comme Abellio associe à l'ampleur l'élément Eau, porteur de dissolution, et à

⁵ Raymond Abellio, *Assomption de l'Europe*, Paris, Flammarion (Champs), 1978, p. 10.

⁶ Raymond Abellio, *op. cit.*, p. 13.

⁷ Raymond Abellio, *Manifeste de la nouvelle gnose*, Paris, Gallimard, 1989, p. 255.

l'intensité l'élément Feu, facteur de cristallisation, c'est le couple *solve et coagula* qui se trouve dissocié et le mariage alchimique de l'Eau et du Feu rendu impossible. Qui a jamais mieux ciblé le cœur invisible du malaise européen contemporain ?

Il ne fait donc aucun doute que la vision abellienne de l'Europe soit « ésotérique », si l'on entend par là qu'elle résulte d'un processus de connaissance de type initiatique au regard duquel la véritable Europe repose quelque part, en attente de son destin « occidental », loin des phénomènes épidermiques qui en masquent le sens profond et la vocation. À la différence de Guénon cependant, et tout en admettant lui aussi l'existence d'une tradition primordiale universelle⁸, Abellio n'a jamais pensé trouver en Orient l'origine d'un Savoir intemporel doublé d'une Sagesse pérenne même si l'Orient – Abellio parle plus fréquemment de l'Est – est nécessairement partie prenante de la dialectique complexe mise au jour par lui sous le nom de *structure absolue* : « Une sphère dont les quatre premières polarités, disposées en croix, occupent le cercle équatorial, cependant que les deux dernières fixent l'axe vertical de la rotation d'ensemble »⁹. Reprochant à la plupart des ésotéristes le caractère statique et irrelaté de leurs représentations symboliques – autant dire leur indifférence à toute dialectique – Abellio prend néanmoins place parmi eux en raison du caractère prophétique de sa vision, mais s'en démarque à un double titre : en ce qu'il incite ses contemporains à marcher résolument vers l'Ouest, jusqu'à ce point de retournement où s'inverseront dialectiquement les rôles entre Orient et Occident ; et en ce qu'il espère trouver ce point d'inversion non pas dans un quelconque « retour » à un Orient éternel, mais dans l'intensification et la transfiguration du mode rationnel de connaissance propre à l'Europe occidentale ; la gnose pouvant au bout du compte être définie comme simple et transparente « présence de l'être à lui-même »¹⁰. Loin donc que la gnose s'oppose forcément à la connaissance rationnelle, comme ce fut le cas dans les gnosés antiques, elle a vocation à en être, dans certaines conditions, le plus beau fleuron : le paradoxe de la gnose, écrit Abellio, tient à ce qu'elle « ne progresse de façon intellectuelle que pour finir par abolir l'intellect, elle ne s'enferme provisoirement dans des champs limités que pour finir par abolir la notion de champ, et la structure absolue n'y agit comme « moteur immobile » de la genèse indéfinie du dépassement propre à la science que pour y être confrontée en permanence à la présence indéfinissable de sa propre illumination.»¹¹

⁸ Cf. par exemple *Dans une âme et un corps*, op. cit., p. 199.

⁹ Raymond Abellio, *La Structure absolue*, Paris, Gallimard, 1965, p. 22.

¹⁰ Raymond Abellio, *Manifeste de la nouvelle gnose*, op. cit., p. 25.

¹¹ Raymond Abellio, op. cit., p. 264.

Tenue par Abellio lui-même pour la première version de *La Structure absolue* (1965), *Assomption de l'Europe* (1954) en est d'ores et déjà l'application expérimentale dans le champ de la géopolitique même si ce terme revêt immédiatement chez lui une portée métahistorique et « gnostique » : « L'histoire est le banc d'épreuve de la conscience », écrit-il plus tard¹². À supposer que la notion d'« assomption », couronnement du mystère marial, conserve chez Abellio sa signification classique d'élévation glorieuse, la démarche qui y conduira l'Europe enlèvera à cet événement une large part de son caractère miraculeux. C'est par la connaissance rationnelle, mais une connaissance devenue « absolue » pour s'être distancée du simple savoir et avoir su convertir son ampleur en intensité, que l'Europe accomplira son destin en ce qu'il a à la fois de « gnostique » et d'« occidental » : « La rationalité avance donc avec le temps, à mesure que les domaines parcellaires, complémentaires mais opposés, se pénètrent l'un l'autre et s'unifient, et toute émergence n'est jamais que le remplacement d'un champ rationalisé par un autre plus intégrant mais toujours divisé, jusqu'à ce que la lucidité apparaisse aux limites absolues du temps actuel comme une transmutation totale de la rationalité, la transmutation en intensité de ces déplacements en ampleur »¹³. Dans un sens donc une amplification est nécessairement attachée à l'intégration progressive de ces différents champs. Mais dans un autre – et c'est en cela qu'Abellio se distingue par exemple de Hegel – cette amplification trouve une limite non pas naturelle mais *initiatique* grâce à la conversion de l'ampleur en intensité par resserrement du temps vécu par le Je devenu transcendantal, et grâce à la conversion de l'arrogance conquérante en humilité dont Abellio dit qu'elle est une « transmutation de l'humiliation née de la contingence »¹⁴. Or c'est là une expérience simultanément initiatique et gnostique qui aurait par exemple totalement échappé à Sartre, à qui Abellio ne ménage pas ses critiques.

Il n'y a donc aucune trace chez Abellio d'un péché originel attaché à la connaissance, sinon en ce qu'elle renoncerait à l'absoluité qui en est le sacre annoncé. Proche de Hegel sur ce point, Abellio aurait pu faire sienne l'affirmation des *Leçons sur la philosophie de la religion* selon laquelle « la connaissance guérit la blessure qu'elle est elle-même »¹⁵. Ne parle-t-il d'ailleurs pas dans son *Journal* du « double jeu de l'intelligence, qui blesse et qui guérit » ? ajoutant aussitôt après que de « plus hautes blessures » résultent toujours d'un tel

¹² *Manifeste de la nouvelle gnose, op. cit.*, p. 267.

¹³ Raymond Abellio, *Assomption de l'Europe, op. cit.*, p.137.

¹⁴ Raymond Abellio, *op. cit.*, p. 301.

¹⁵ G. W. F. Hegel, *Leçons sur la philosophie de la religion, La religion absolue*, trad. fr. Paris, J. Vrin, 1975, p. 122.

jeu¹⁶. Ce sont là formulations bien proches, on en conviendra, de celle d'Hölderlin dans « Patmos » - « Mais aux lieux du péril croît aussi ce qui sauve »¹⁷ – dont le soubassement commun s'avère être l'esprit d'alchimie, seul capable de guérir la plaie inhérente à la vie même de la conscience en transmutant son poison le plus intime en remède : Qu'est-ce en effet que l'alchimie ? interroge Abellio dans *La fin de l'ésotérisme* : « C'est une méthode de transsubstantiation réciproque de la matière et de l'opérateur humain agissant ensemble l'un sur l'autre et l'un par l'autre »¹⁸. Transsubstantiation et transmutation semblent donc dans l'esprit d'Abellio très proches, voire synonymes, et l'alchimie créditée par lui de parvenir à opérer sur le plan matériel ce que la gnose est censée parachever en unissant matière et esprit sur un plan qualifié de transcendantal, absolu, occidental pour tout dire.

Point de sauvetage en tout cas, ni de guérison et moins encore d'assomption si ne sont pas clairement identifiés le lieu et la nature des périls risquant d'entraver l'Europe dans l'accomplissement d'un destin qu'Abellio dit « occidental ». Or le sens ultime de ce terme, en soi aussi banal que celui d'Orient dont il est le pendant, n'apparaîtra finalement qu'en regard du sens accordé au mot *transfiguration* dans son rapport, qui reste à élucider, avec la transmutation de la rationalité dont il vient d'être question : sont-ce là des synonymes, employés l'un pour l'autre selon les contextes, ou les deux principaux vecteurs d'une dynamique nécessairement homologue à celle de la structure absolue, du sénaire universel dont Abellio teste la pertinence dans le champ européen ? Si l'Europe est bien le creuset où doit s'effectuer une « alchimie » - l'expression « alchimie européenne » vient par exemple spontanément sous la plume d'Alain de Benoist, qui ne s'en explique pas – il y a tout lieu de penser qu'il ne s'agit pas là de la part d'Abellio d'une simple métaphore faisant la part belle à l'esthétique de la fascination si chère aux « magiciens », tous peu ou prou lucifériens. Finalement plus proche du prophète que du magicien, l'alchimiste tel que le conçoit Abellio contribue à ce que s'effectue le passage de la mystique à la gnose, de la fascination à la communion. Quand Abellio dit voir de même en New York *l'athanor* où la conscience européenne peut se forger un regard « occidental », c'est le processus de transfiguration qui est à ses yeux d'ores et déjà « en Œuvre » dans l'Extrême-Occident américain.

Se démarquant des ésotéristes pour les raisons déjà évoquées, Abellio s'en rapproche par la vision d'un devenir cyclique qui est la sienne : un cycle à n'en pas douter s'achève,

¹⁶ Raymond Abellio, *Dans une âme et un corps*, op. cit., p. 134.

¹⁷ Friedrich Hölderlin, « Patmos », *Œuvres*, trad. fr. Paris, Gallimard (Pléiade), 1966, p. 867 : « *Wo aber Gefahr ist, wächst das Rettende auch* ».

¹⁸ Raymond Abellio, *La fin de l'ésotérisme*, Paris, Flammarion, 1973, p. 168.

marqué par des signes on ne peut plus noirs appelant tour à tour la référence *kali-yuga* hindou et celle au Déluge biblique. Ces « temps de la fin »¹⁹ qui sont aujourd'hui encore les nôtres, Abellio les dit volontiers « diluviens » et invite ses contemporains en quête de gnose à se préoccuper d'un abri pour demain : « Mais l'époque de la plus profonde nuit et de la plus grande menace est aussi celle de la *Construction de l'Arche* », écrit-il en 1945-46 dès les premières pages de *Vers un nouveau prophétisme* (1950)²⁰, auxquelles fera plus tard écho (1971) cette brève notation dans son *Journal* : « Notre nuit noire à nous, les non-mystiques »²¹. Or si l'alchimie occidentale, fortement marquée par l'eschatologie chrétienne, est restée étrangère à la vision hindoue des cycles cosmiques, elle n'en a pas moins adopté une logique de type cyclique dont elle a associé la dynamique à la réalisation du Grand Œuvre : c'est en régressant vers l'origine encore vierge de ce qui présentement décroît ; c'est en accompagnant ce mouvement inexorablement déclinant que l'on peut espérer parvenir, non pas à en freiner ou contrecarrer le mouvement, mais à être présent et vigilant au bon moment : à l'heure fatidique où l'inversion des signes – l'ampleur devenant intensité dit pour sa part Abellio – donnera naissance à un nouveau cycle.

En choisissant d'aller résolument vers l'Ouest, quitte à accroître encore sa dispersion dans la multiplicité par excès d'amplification, l'Europe non encore véritablement « occidentale » resterait donc fidèle à cette très vieille logique : « Européens, partez vite. Au moins à l'Ouest pouvez-vous encore vous forger un corps et traverser le feu »²². Ni Husserl dans *La crise des sciences européennes et la philosophie* (1936), dont Abellio se dit très proche ; ni Jan Patočka revendiquant lui aussi cette même proximité avec Husserl et s'interrogeant non sans anxiété sur le destin de *L'Europe après l'Europe*, n'ont à mon sens suffisamment pris en compte la logique implacable du nihilisme pour en venir à penser que le sauvetage du rationalisme – colonne vertébrale du couple Europe-Occident – en imposait la transfiguration au prix d'une alliance, à leurs yeux contre-nature, entre la démarche rationnelle et un ésotérisme fortement teinté de prophétisme. Plus proche qu'il ne le dit de Heidegger par sa confiance en une possible « alchimie » du désastre, Abellio n'aurait pas pour autant consenti à ce que la rationalité soit transplantée sur le terrain poétique où Heidegger l'a finalement située.

¹⁹ Raymond Abellio, *Dans une âme et un corps*, op. cit., p. 171.

²⁰ Raymond Abellio, *Vers un nouveau prophétisme*, Paris, Gallimard, 1950, p. 19

²¹ Raymond Abellio, *Dans une âme et un corps*, op. cit., p. 208.

²² Raymond Abellio, op. cit., p. 159.

Précisons cependant qu'aucune mutation décisive du regard ne saurait pour Abellio résulter d'une vulgaire conduite de fuite ou d'une expatriation forcée. Quelque sympathie qu'il ait pu avoir pour l'Ouest américain, Abellio n'a jamais été dupe du mirage californien, du moins pour des esprits demeurés mystiques et / ou lucifériens : « Terre de juxtaposition et de mélange où tout se fond pour une future métamorphose, mais où rien encore ne se fonde. Terre de soleil sans pluies. Rien n'y *pénètre*. Terre de sectes, non d'écoles. Tout y est accueilli à l'état d'écume et de déchet plus que de force vive. Tout y est joué plus que vécu. Au mieux, terre de fiction, non de création »²³. Terre tout aussi « gaste », en somme, que le sol européen dont elle est le prolongement Outre-Atlantique. Aussi est-il vain d'escompter que l'expansion vers l'Ouest permette à elle seule de se forger un « corps » et un regard, occidental en ce qu'il serait devenu majeur, absolu ou bien encore « transcendantal » dit indifféremment Abellio. Tout comme l'alchimiste recherche, par dissolution (*solve*), certain point vierge dans la matière en décomposition (Nigredo), Abellio ne court consciemment le risque de dissoudre, dans un Ouest devenu extrême, l'occidentalité européenne ordinaire (politique et économique) que parce qu'il la suppose solidement ancrée dans une terre, invisible mais ferme : « L'Europe, axe immobile du tourbillon occidental », écrit-il aussi²⁴. Est-ce à un dédoublement que l'on assiste alors, tant en ce qui concerne l'Europe que l'Occident ? Dédoublement à première vue troublant dans la mesure où il brouille les repères autorisant à les distinguer l'un de l'autre, tant du point de vue historique ordinaire qu'au plan transcendantal où Abellio invite à situer leur véritable relation.

Mais on sait aussi qu'Abellio s'est maintes fois inspiré de la logique du *Yi King* dont il a souligné la parenté avec celle de la Structure absolue. Aussi le dédoublement faisant apparaître l'existence de deux Europe, l'une réelle et l'autre potentielle ; et celle d'un double Occident – l'un soumis aux aléas de l'Histoire et l'autre quasi archétypique – finit-il par apparaître comme le premier acte permettant la constitution d'une quaternité, servant de base au sénaire conçu et vécu par toute conscience devenue « occidentale » parce que transcendantale et absolue. Un premier couple donc, au sein duquel l'Europe rationaliste et conquérante fait figure de moteur du vieil Occident, doit être dissout par amplification vers l'Ouest pour qu'un second, d'ores et déjà latent en lui, devienne par coagulation manifeste ; la « vieille Europe » donnant naissance au jeune Occident, toujours jeune car perpétuellement renaissant. Retrouvant à travers le *Yi King* le sens profond des fameuses « Noces chimiques » dont ne rend qu'approximativement compte l'expression « *coincidentia oppositorum* »,

²³ Raymond Abellio, *Dans une âme et un corps*, *op. cit.*, p. 136.

²⁴ *Op. cit.*, p. 136.

Abellio n'oppose Europe et Occident que parce qu'il est convaincu de la nécessité de les marier alchimiquement : « L'Europe vit en mode d'ampleur, l'Occident en mode d'intensité. L'Europe veut encore progresser en mode de sédimentation, l'Occident se résout et se constitue en mode de cristallisation. Le sens profond de cette dialectique est que l'Europe se livre au temps et que l'Occident lui échappe. L'Europe est provisoire, l'Occident est éternel »²⁵. Mais l'Occident aurait-il pu se découvrir « éternel » si une Europe invisible n'en avait abrité et fait croître le germe ? Et si elle n'avait joué le rôle de moteur immobile mettant en branle la structure supposant, pour être absolue, qu'à un mouvement ascensionnel – l'assomption promise à l'Europe - réponde une descente de l'esprit dans la matière, autant dire une *incarnation* par intensification intégratrice et transfigurante de l'expérience vécue.

L'assomption dont parle Abellio n'a donc rien d'une élévation extatique comme on le voit si souvent dans l'art baroque chrétien ; une élévation qui, demeurée mystique, trouve alors son répondant dans la sublimation alchimique : distillée, purifiée, allégée de ses crasses terrestres, la matière dont l'intensité a de ce fait décuplé monte jusqu'au haut du vase de verre dont elle menace l'intégrité. S'il est un risque, entravant l'Europe dans son périple vers l'Occident, c'est bien celui-là : qu'une intellectualité privée de tout « corps » interdise à l'ampleur de se convertir en intensité, et à l'intensité de ne pas détruire par déflagration la matière à transmuter, autant dire l'intelligence européenne elle-même, condamnée à demeurer luciférienne si elle ne parvient à s'incarner. De Jacob Böhme à Franz von Baader, telle fut la hantise des grands théosophes chrétiens, dans la lignée desquels s'inscrit sur ce point Abellio qui, s'il avait par ailleurs approfondi les notes consignées dans son *Journal* et relatives au *Théâtre de la Cruauté*, se serait également trouvé sur ce point en plein accord avec Antonin Artaud : le mal dont souffre l'Europe est d'avoir perdu la formule lui permettant de lester de « corporéité » chaque acte de l'esprit sans cela condamné à demeurer luciférien : « Vierge en esprit fut le fait de Lucifer, et en effet l'esprit est Vierge. Mais rester Vierge sans corps n'est pas une Virginité, c'est de l'orgueil »²⁶, disait Artaud vitupérant « la race des lucifériens »²⁷. C'est donc « dans une âme et un corps » - la formule est cette fois-ci de Rimbaud, reprise par Abellio – que l'homme européen a quelque chance de devenir pleinement « occidental ».

Situées dans le prolongement l'une de l'autre et porteuses d'un horizon commun – l'Occidentalisation de l'Europe - transmutation et transfiguration sont donc les deux actes d'un seul et même drame, christique plus encore que chrétien en ce que crucifixion et

²⁵ Raymond Abellio, *La Structure absolue*, Paris, Gallimard, 1965, p. 264. Cf. aussi *Assomption de l'Europe*, *op. cit.*, pp. 32-33.

²⁶ Antonin Artaud, *Cahiers de Rodez*, Paris, Gallimard, 1981, t. XV, p. 198.

²⁷ Antonin Artaud, *Cahiers de Rodez*, Paris, Gallimard, 1984, t. XX, p. 98.

élévation (de la Croix) préfigurent le déchirement européen et l'assomption ultime d'une Europe d'abord écartelée, du fait même de l'intellectualité héroïque qui est la sienne, entre ampleur et intensité, corps et esprit, mystique et gnose : « L'Orient échappe à l'entre-deux crucifié par l'histoire où se tient toujours l'Occident », note Abellio²⁸ voyant dans cette crucifixion même la condition de toute transfiguration. Disons, pour être plus précis, que la *transmutation* a lieu dans le champ de la quaternité servant de socle au sénaire, et que la *transfiguration* en est l'accomplissement illuminatif puisqu'elle coïncide avec le bouclage de la structure sphérique et avec l'éveil de la conscience transcendante qui, totalement présente à elle-même, accède du même coup au Nous communiel : « L'intensité dégagée par voie progressive et l'ampleur décomposée par voie régressive se rejoignent aux extrêmes, dans l'unité transcendante de la vision vécue de la sphère globale » écrit Abellio dans le *Manifeste de la nouvelle gnose*²⁹.

Aussi peut-on repérer deux risques majeurs menaçant l'intégrité de la conscience européenne non encore pleinement « occidentale » : un enlèvement dans le dualisme, accompagné du ressassement litannique des antagonismes supposés soit irréductibles, soit sainement polémiques. Qui ne reconnaîtrait là l'état actuel de la plupart des débats, français pour le moins si ce n'est européens ? Saluons au passage la pertinence toujours actuelle de l'analyse d'Abellio parlant de « cette vocation strictement française de conciliation des contradictoires qui est, on le sait, d'essence luciférienne, en ce sens que, sous prétexte d'unification, elle agit par corrosion des deux fronts, et provoque finalement dans les deux partis qu'elle veut souder une réaction d'activation de leurs caractères unilatéraux »³⁰. Mais il est un autre danger, moins aisément repérable et plus subtil en ce qu'il se situe à ce qu'Abellio nomme « la charnière transmutatrice de l'Europe et de l'Occident »³¹. Or Abellio emploie cette formulation significative au moment même où il critique la lucidité sartrienne qu'il qualifie de luciférienne : « Comme Lucifer elle est « pure » de toute matière, elle est la forme vide de l'esprit actif ». Ni naïf donc, ni vraiment réfléchi, ce type de lucidité purement négative, voire destructrice, bloque la transmutation tant par son manque d'incarnation que parce qu'elle tend à se faire passer pour une gnose, désillusionnée certes mais à ce titre détentrice du seul savoir qui soit par un homme dont la contingence radicale défie toute transcendance. Impuissante à transmuter le savoir en gnose, elle maintient l'Europe séparée

²⁸ Raymond Abellio, *Assomption de l'Europe*, op. cit., p. 118.

²⁹ Raymond Abellio, *Manifeste de la nouvelle gnose*, op. cit., p. 87.

³⁰ Raymond Abellio, *Vers un nouveau prophétisme*, op. cit., p. 150.

³¹ Raymond Abellio, *Assomption de l'Europe*, op. cit., p. 90.

de son Occident et opère par là même la jonction redoutable entre les pouvoirs de Lucifer et ceux de Satan : « *Les lucifériens sont des rajasiques supérieurs arrivés infiniment près du plan de transmutation qui ferait d'eux des sattwiques. Comme les sattwiques inférieurs, ils possèdent une pleine connaissance intellectuelle, éclairée mais non transcendée. Des rajasiques supérieurs, ils détiennent encore, par contre, et poussée à son paroxysme, ce qu'ils continuent d'appeler une « volonté de choix » qui est devenue en fait à ce niveau une volonté de défi ou de refus, et par conséquent de destruction* »³².

De qui se pose comme Abellio en prophète, on attend qu'il ait *bien et justement* vu ce qu'en son temps personne ne voyait, ne discernait clairement. Est-ce le cas en ce qui concerne l'Europe, et plus encore quant au rapport Europe-Occident ? Si l'on s'en tient aux signes prémonitoires retenus par lui, et au déchiffrement qu'il en a proposé, le bilan est impressionnant au regard de notre présent : essoufflement prématuré de l'Europe qui, minée par la culpabilité et le ressentiment, n'a pour l'heure su se donner d'autre horizon que son unification économique et politique, et voit parallèlement la rationalité dont elle fut l'initiatrice pervertie par la logique marchande quand elle ne sert pas d'alibi à de nouvelles formes de totalitarisme et de fanatisme. Interdépendance accrue à l'échelle mondiale certes, mais sans qu'une « vision transcendante » rende effective et intelligible une intégration réciproque du local et du global donnant par là même une portée « gnostique » à la notion de mondialisation. Jamais plus qu'aujourd'hui l'Europe n'a paru coupée de son Occident, sauf à considérer qu'en cet éloignement même gît le ferment d'un futur retournement : « On peut dire à cet égard que l'Occident n'est autre chose que l'inversion intensificatrice de l'inversion de l'Europe par Lucifer »³³. Soit, mais qui peut ignorer que les lucifériens sont plus que jamais légion ? Faux prophètes, magiciens, pseudo-gnostiques échangent volontiers leurs rôles sur la scène mondiale tout en se disputant les parts du marché de la « spiritualité » qui, devenu florissant, confirme les prophéties d'Abellio quant à l'amplification d'un tellurisme luciférien devenu l'allié occulte du nihilisme³⁴ tandis que devient de plus en plus floue dans l'esprit de nos contemporains la distinction si chère à Abellio entre mystique et gnose. La jonction Europe-Occident n'a-t-elle présentement d'autre rôle que de nous rappeler, au vu des contre-performances européennes, que l'Occident reste la terre du Couchant (*Abendland*) ? Disons donc que l'Occident, tel qu'il est présenté par Abellio, fait figure de Pierre philosophale potentielle dont l'Europe actuelle ne peut attendre aucune multiplication, aucune

³² Raymond Abellio, *Vers un nouveau prophétisme*, op. cit., p. 51.

³³ Raymond Abellio, *Assomption de l'Europe*, op. cit., p. 91.

³⁴ Cf. « Le couple nihilisme-tellurisme, moteur de la magie » : *Vers un nouveau prophétisme*, pp. 77-93.

augmentation – j’emploie à dessein le vocabulaire des alchimistes – tant qu’elle n’aura pas pris au sérieux et la crise du nihilisme, et la triade assumption-transmutation-transfiguration qui pourrait en être l’antidote.

Abellio émet par ailleurs une hypothèse qui devrait préoccuper les Européens, si tant est qu’ils aspirent à devenir des Occidentaux ; à savoir que l’Occident n’est pas seulement une réalité géographique, ni même intellectuelle et / ou spirituelle, mais une potentialité « gnostique » offerte à tout homme capable de procéder à l’inversion d’inversion dont il vient d’être question, et à l’intégrer en termes d’intensité transfiguratrice. Si chaque civilisation passée eut son Occident, comme l’a affirmé Abellio³⁵, c’est à chaque civilisation nouvelle de découvrir le sien. Notons au passage que la notion d’Occident joue ici dans le discours d’Abellio un rôle finalement assez comparable à celui de l’Orient chez Henry Corbin, en dépit de leur divergence de vue quant au sens selon lequel se déroule ce cycle. Mais ne voilà-t-il pas surtout les Européens par avance dépossédés de ce qu’ils pensaient naïvement être leur bien le plus propre ? Épreuve initiatique là encore pour l’Europe, contrainte de départager le bon grain de l’ivraie dans ce qu’elle a transmis à l’humanité en matière de rationalité et de savoirs scientifiques. Comment pourrait-elle prétendre contrôler l’usage d’un outil qu’elle dit-elle-même anonyme et universel ? Comment pourrait-elle s’indigner de ce qu’un tel outillage se retourne éventuellement contre elle ?

Or il en est tout autrement d’une rationalité transfigurée qui, indissociable de l’éveil d’une conscience devenue « gnostique », ne peut plus ni se vendre ni s’exporter. C’est de *rayonnement* qu’il s’agit désormais, dans un champ devenu celui de toute l’humanité : « L’Europe paraît fixe dans l’espace c’est-à-dire dans la géographie, tandis que l’Occident y est mobile et déplace son épicycle terrestre selon le mouvement des avant-gardes civilisées. (...) Un jour l’Europe sera effacée des cartes, l’Occident vivra toujours. L’Occident est partout où la conscience devient majeure. Il est le lieu et le moment de la naissance éternelle de la conscience absolue »³⁶. L’invitation faite par Abellio à l’Europe de devenir « occidentale » est d’autant plus pressante que, occupée à se construire en se dotant d’institutions stables, elle risque de perdre de vue que telle n’est pas sa tâche principale si elle veut demeurer l’axe d’une transfiguration universelle, seule vraiment en accord avec son double héritage, christique et intellectuel. L’infailibilité reconnue par Abellio à l’Occident est donc il va sans dire initiatique et prophétique et non pontificale. Ce n’est pas parce qu’il *sait tout* que l’Occident est infailible, mais parce qu’il s’est rendu capable de transfigurer en

³⁵ Raymond Abellio, *Assomption de l’Europe*, *op. cit.*, p. 104.

³⁶ Raymond Abellio, *op. cit.*, p. 33.

gnose n'importe lequel de ses savoirs. Que n'importe quel homme de par le monde puisse recueillir cet héritage est la seule fierté dont pourra à juste titre se prévaloir l'Européen de demain ; le tout restant de savoir s'il s'agira là d'une captation d'héritage préjudiciable à l'Europe, ou l'accomplissement « gnostique » du destin qui est le sien.

Françoise Bonardel est Professeur de philosophie des religions à l'Université de Paris 1-Sorbonne et écrivain. Auteur d'une douzaine d'ouvrages, elle a récemment publié "Bouddhisme et philosophie - en quête d'une sagesse commune" (L'Harmattan, 2008) et "Des héritiers sans passé - essai sur la crise de l'identité culturelle européenne" (Editions de la Transparence, 2010).
